



Quand Saint-Sulpice allait en guerre...

Olivier Maurault, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

Numéro 5, 1940

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078904ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078904ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurault, O. (1940). Quand Saint-Sulpice allait en guerre... *Les Cahiers des Dix*, (5), 11–30. <https://doi.org/10.7202/1078904ar>

Quand Saint-Sulpice allait en guerre . . .

Par MGR OLIVIER MAURALT, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

Entendons-nous : Saint-Sulpice ne fit jamais le coup de feu, au Canada. Mais des Sulpiciens agirent à plusieurs reprises comme aumôniers des troupes, tant françaises et canadiennes qu'indigènes.

Dans cette activité militaire, on peut distinguer trois périodes : une première, qui coïncide avec l'arrivée et les exploits du régiment de Carignan ; la seconde, qui est celle des expéditions des gouverneurs De la Barre et Denonville, et celle des opérations militaires de l'Acadie et de Terre-Neuve ; la troisième, qui n'est autre que la guerre de Sept Ans.

*

* *

Il faut regretter que, sauf l'*Histoire du Mont-réal* de Dollier de Casson et le *Voyage* de M. de Galinée, ce que j'appellerai les *Relations des Sulpiciens* n'aient pas été publiées et soient maintenant introuvables. M. Fauteux n'en a pas vu trace à Paris. Je dis *Relations*. C'est que, en effet, M. Tronson, le supérieur du Séminaire de Paris, avait, dès les premières années de sa supériorité, demandé à ses confrères de Montréal de lui faire un récit annuel de ce qui s'était passé au Canada. Et nous savons qu'ils n'y manquèrent pas. D'autre part, nos Messieurs écrivaient à leurs parents et à leurs amis : ils ne devaient pas négliger de raconter leurs pittoresques aventures. Ces lettres ont été détruites, ou reposent dans quelque coffre de famille encore inconnu des chercheurs.

En outre, on pense bien que les supérieurs français n'avaient pas songé à fixer dans un code la conduite que devait suivre leurs

sujets au Canada. Les règlements généraux de la Compagnie suffisaient. Des cas spéciaux allaient se présenter: on s'en doutait. La prudence voulait qu'on attende qu'ils se produisent, avant de légiférer.

Le premier Sulpicien qui fit du service militaire au Canada fut M. François Dollier de Casson⁽¹⁾. La liste ne pouvait mieux s'ouvrir, car M. Dollier de Casson avait servi sous Turenne, en qualité de capitaine de dragons, avant d'entrer à Saint-Sulpice. Bel homme, à ce qu'on dit, très grand et très fort, il avait le physique de l'emploi. Avec cela d'une bonhomie et d'un humour qui ne se démentaient jamais. Il a lui-même raconté ses hauts faits dans son *Histoire du Mont-réal*.

A peine débarqué, on l'enrôla dans l'expédition conduite par M. de Tracy, à l'automne de 1666, et qui dura du 14 septembre au 5 novembre.

Il fait l'éloge des miliciens de Montréal, que M. de Courcelle appelait « *ses capots bleus*, comme s'il les eut voulu nommer *les enfants de sa droite*. » — « Que voulez-vous, répondait le Gouverneur à un jaloux, je n'ai trouvé de gens qui m'aient mieux servi pendant les guerres et qui m'aient mieux obéi. » De fait, le peuple de Montréal était « plus prompt et prêt à marcher qu'aucun autre »!

Il accompagna donc « la troupe de Messieurs les habitants du Montréal », sous le commandement de M. de Tracy et de M. LeMoynes. Il y fit, dit-il, « un bon noviciat d'abstinence sous un certain capitaine qui peut être appelé le Grand Maître du jeûne; du moins, cet

(1) François Dollier de Casson, né en 1636, au diocèse de Nantes, entré le 13 juillet 1657, arrivé une première fois le 7 septembre 1666. Aux Trois-Rivières, 1667-1668. En 1667, il est au fort Sainte-Anne, à 25 lieues de Montréal. Il y prodigue les soins du corps et de l'âme aux soldats, décimés par le mal de terre. Supérieur à deux reprises, de 1671 à 1674 et de 1678 à 1701. En France, de 1674 à 1678. En 1669, il avait fait une expédition aux lacs Ontario, Erié et Huron, avec M. de Galinée, et en partie avec Robert Cavelier de La Salle. Il commença le canal de Lachine. Il écrivit une *Histoire du Mont-réal*.

« Il n'est aucune sorte de fatigues qu'il n'endurât, de dangers qu'il n'affrontât, de dangers qu'il ne courût, de travaux qu'il n'entreprît et n'exécutât pour le bien de la Colonie et la conversion des Sauvages. » (Margry).

officier aurait pu servir de Père-maître en ce point chez les Pères du Désert. » Il y résista grâce à sa *complexion*; mais ce qui l'affaiblissait beaucoup, c'étaient « les confessions de nuit, travaux spirituels qu'il fallait faire pendant que les autres dormaient, ce qui fit qu'il ne put jamais sauver un homme qui se noyait devant lui, ce qu'il eut fait aisément sans cette grande faiblesse et que un *affronteur* de cordonnier l'avait mis nu-pieds pour une méchante paire de souliers qui n'avait plus que le dessus, ce qui était bien rude surtout en ce lieu-là, à cause des pierres aiguës dont l'eau et le rivage sont pavés. »

Revenu de chez les Iroquois, très affaibli et affligé d'une grosse enflure au genou, M. Dollier de Casson se retira au Séminaire de Montréal. Le supérieur de la maison, M. Gabriel Souart, reçut bientôt du marquis de Tracy la demande instante d'un aumônier pour le fort Sainte-Anne. Avant l'expédition chez les Agniers, dont nous venons de parler, M. Pierre de Saint-Paul, sieur de la Motte, et ses troupes, avaient érigé ce fort dans l'île qui a gardé le nom de La Motte, à l'entrée du lac Champlain, à 25 lieues de Montréal. Les troupes y hivernaient. M. Souart pria M. Dollier d'y aller dès que l'occasion s'en présenterait. Elle se présenta bientôt et son voyage fut épique. Qu'on se représente un homme que l'on vient de saigner et qui se tient à peine debout, obligé de faire une telle marche sur ses raquettes dont il n'a pas l'habitude, au milieu des neiges et des glaces. Aussi avoue-t-il n'avoir jamais autant pâti.

Il trouva la garnison du fort aux abois. Sur soixante soldats, quarante souffraient du terrible mal de terre; « mal qui les infectait tellement et les mettait dans un si dangereux et pitoyable état qu'on ne savait qui en réchapperait ». Il paraît que le manque de légume y était pour quelque chose. Heureusement que M. Souart et Mlle Mance, inquiets du sort de M. Dollier, et avertis de la misère du fort par M. de la Motte, envoyèrent « plusieurs traînes chargées de tous les rafraîchissements possibles, comme pourpier, sallé, oignons, poules et chapons avec quantité de pruneaux de Tours. » A ses malades, M. Dollier faisait chaque jour du bouillon. Mais ce furent les

pruneaux qui les sauvèrent. Ces pruneaux prolongeaient leur vie de telle sorte qu'on pouvait les envoyer à Montréal où ils guérissaient. Tous ceux qui restèrent malades au fort moururent.

L'aumônier, légèrement atteint par le mal, s'en tira à force d'exercices physiques, « ce qui l'aurait fait prendre pour un fou si on l'avait vu ». Au mépris de la « casuistique », comme il dit plaisamment, il récitait son bréviaire dehors, à la course. Cela valait mieux que de le dire dans sa chambre « un bouge si étroit, si petit et si noir que le soleil n'y entra peut-être jamais et d'un si bas étage qu'il ne put s'y tenir debout. »

Bref, aidé du chirurgien Forestier, qui seul avait le courage de l'accompagner auprès des mourants malgré l'effroyable puanteur qu'ils exhalaient, M. Dollier accomplit magnifiquement son devoir d'aumônier. Pour lui manifester leur reconnaissance, les moribonds faisaient en sa faveur des testaments prodigieux, où ils lui léguaient des trésors qu'ils ne possédaient pas.

A un certain moment on se crut attaqué par les Indiens. Ce n'était heureusement qu'une ambassade d'Iroquois qui venaient demander la paix, accompagnés de quelques captifs français.

Ainsi aguerri, M. Dollier pouvait entreprendre, deux années plus tard, son expédition fameuse aux Grands Lacs et hiverner de nouveau, cette fois au lac Erié. Quant à la guerre, ce n'est qu'après 1680 qu'il y retourna, et il aura alors des émules.

*

* *

Lorsque M. de la Barre arriva au Canada en 1682, M. Dollier de Casson était supérieur du Séminaire de Montréal.

Le gouverneur avait reçu l'instruction de se rendre jusqu'à Niagara et « de faire comprendre aux Cantons iroquois qu'il pouvait les maintenir dans le devoir, mais de ne point rompre avec eux

sans une pressante nécessité et une certitude morale de les soumettre en peu de temps. »⁽²⁾

Comme les Iroquois entravaient le commerce des Français et molestaient leurs alliés indiens, M. de la Barre se décida à intervenir, en juillet 1684. Avec 700 Canadiens, 150 soldats réguliers et des Sauvages habitués, il se rendit à l'Anse à la Famine, près d'Oswégo. On entama des pourparlers, mais la Grand'Gueule, chef de la délégation iroquoise, refusa de payer toute indemnité pour les canots français pillés et revendiqua la liberté des Cinq-Cantons vis-à-vis des Illinois . . . Comme on manquait de vivres, que l'endroit était malsain et que l'attitude des Anglais d'Albany n'était pas sympathique, De la Barre ne crut pas pouvoir riposter et rentra penaud à Montréal.

Cette expédition manquée avait pourtant été longtemps méditée. Dès 1682, il en avait été question. L'année suivante, on en était au même point. De Paris, M. de Tronson écrivait à M. Dollier: « Si l'on allait attaquer les Iroquois et que vous fussiez obligé d'être de la partie . . . (Mais) il n'y a pas lieu de croire que ce puisse être pour cette année, car il n'y a pas d'apparence que M. de la Barre soit en état de rien entreprendre, n'ayant point de troupes réglées, et je ne vois pas que l'on soit disposé à lui en envoyer. »

Il est sûr que tous les bruits de guerre de 1683 se terminèrent « à des présents ».

M. Dollier de Casson accompagna-t-il l'expédition de 1684? Cela est probable, bien que nous n'en ayons pas de preuve écrite. Il en va autrement pour M. Vachon de Belmont. M. de Belmont, depuis trois ans, était fixé à la mission indienne de la Montagne. En avril 1685, M. Tronson lui écrit: « J'ai reçu la relation de *votre* guerre que vous m'avez envoyée. M. le Général (M. de la Barre) m'en dit merveille et il se loue tellement de vos sauvages de la Montagne qu'il dit que vous formez de bons soldats et de bons sujets au roi, en même temps que vous formez dans votre mission de bons chrétiens. » Quoi-

(2) Le Jeune, *Dictionnaire Général du Canada*, II, 3.

qu'il y ait encore place ici pour un léger doute, il semble bien que M. de Belmont⁽³⁾ avait accompagné ses Sauvages à la guerre.

*

* *

M. de la Barre rappelé, le marquis Jacques-René de Denonville lui succéda, le 1er janvier 1685. Il était à Québec le 1er août. Ses instructions étaient claires: il devait soutenir nos alliés indiens, humilier les Iroquois, établir la paix d'une manière solide et durable, tâcher de s'entendre avec le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, qui était Dongan.

Le nouveau gouverneur étudie la situation et finit par se convaincre qu'il faut mettre les Tsonnontouans à la raison; cette tribu continue de piller les traitants français et de faire la guerre à nos alliés, malgré les avertissements donnés naguère, à l'Anse à la Famine.

Et donc, au printemps de 1687, la campagne commence. L'armée se compose de 800 soldats réguliers, de 700 miliciens canadiens, de 500 Sauvages chrétiens et de 400 alliés venus du Nord et de l'Ouest. A la mi-juillet, ces troupes ont atteint la rivière des Sables, au sud du lac Ontario. Elles se jettent sans tarder sur les Tsonnontouans. En dix jours, elles incendient quatre bourgades, détruisent les moissons et le bétail, prennent possession du pays. Le 24 juillet, tout est fini.

Malheureusement, le succès de nos armes fut annihilé dès l'origine par une infamie dont le gouverneur lui-même et l'intendant Champigny portent la responsabilité. En juin, quarante représentants des tribus iroquoises s'étaient rendus au fort Frontenac, convoqués

(3) François Vachon de Belmont, né le 2 avril 1645 à Grenoble; entré le 18 octobre 1672, venu diacre en 1680, prêtre le 14 septembre 1681: mission de la Montagne, curé, supérieur, vicaire-général. Il fit bâtir à ses frais le fort de la Montagne; il peignit lui-même les tableaux de la chapelle . . . Il a écrit une *Histoire du Canada*, une *Histoire de l'Eau-de-vie au Canada*, des oraisons funèbres, des mémoires. Décédé le 22 mai 1732. Cf. De la Potherie, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, I, 340, 1698.

par le gouverneur depuis le mois de septembre précédent. Champigny les fit cerner, les dirigea vers Québec et en envoya un certain nombre aux galères du Roy en France . . .

On comprend l'indignation des Iroquois. Aussi, dès la fin d'août, et malgré notre campagne victorieuse, ils font irruption dans la colonie, et paraissent à Frontenac, à Chambly, à Verchères, à Contrecoeur, en attendant d'assouvir leur vengeance, deux ans plus tard, à Lachine.

Au cours de la campagne de 1687, M. Dollier de Casson fut certainement de la partie. Le supérieur de Paris écrivit, en effet, à M. de la Colombière: « Il n'y aurait pas eu d'apparence de refuser M. le Marquis de Denonville s'il souhaite que M. Dollier aille à la guerre. On m'a mandé les raisons qu'on a eues d'y consentir et elles paraissent bonnes. Nous prierons Dieu que tout réussisse à sa gloire. Vous aurez bien soin du séminaire en son absence. » Ce n'est pas que M. Tronson fût très en faveur de ce ministère guerrier, mais il cédait à la nécessité.

M. de Belmont n'était pas d'une humeur plus belliqueuse. Il n'avait pas été, comme M. Dollier, *capitaine* de cavalerie, ou comme M. Beaudouin, *mousquetaire* du roi; il avait été seulement *page* de la reine. Son cas mérite l'attention.

Peu de temps après son ordination, en 1682, il s'était ouvert à M. Tronson de ses dispositions pacifiques. Celui-ci l'avait approuvé en ces termes: « Je ne puis que louer la résolution où vous êtes de n'user jamais de fer ni d'armes à feu pour tirer dans une juste défense ceux qui vous attaqueraient: « *Arma nostra sunt orationes et lacrymae* ». Ceux qui auront d'autres pensées ne nieront pas que la vôtre ne soit au moins d'une grande perfection, et que si en quelque rencontre on peut en user autrement, on ne peut pas au moins en user d'une manière qui soit plus conforme à l'exemple que nous a donné Celui qui « *Venit animam suam ponere pro ovibus suis* ».

Cet homme prêt à se *laisser tirer* plutôt que de se défendre aurait fait un mauvais soldat. Il pouvait être un excellent aumônier; et il

le fut, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Mais sans avoir le tempérament militaire, il avait son franc-parler; et cette franchise semble lui avoir attiré des ennuis. Voici le conseil, que dès 1686, M. Tronson lui adressait: « Lorsque les puissances vous interrogent sur les matières de la guerre, ou qu'ils vous consultent sur les sentiments où vous êtes des sauvages, vous n'avez qu'à dire simplement ce que vous pensez afin qu'ils fassent l'usage qu'ils jugeront à propos de vos lumières. » Or, *dire simplement sa pensée* ne plaît pas toujours à tout le monde. M. de Belmont pensait que la guerre des Tsonnontouans « n'avait pas été aussi avantageuse qu'on l'aurait désiré ». Il avait même donné quelques conseils, pour lesquels on avait eu peu d'égards. Assagi par cette rebuffade, il avait résolu de se taire à l'avenir. « La résolution que vous avez prise, lui dit M. Tronson, de ne plus vous mêler des affaires militaires et de ne plus porter aucun jugement sur toutes les choses qui regardent la guerre, et de vous renfermer dans celles qui concernent votre état, est une des meilleures résolutions que puisse prendre un missionnaire. Vous pouvez la suivre en sûreté de conscience, et vous en serez plus en paix. »

D'autres de nos Messieurs avaient aussi exprimé leur pensée; si bien que le marquis de Denonville attribua au Séminaire son rappel en France. M. Tronson écrit à M. de Belmont: « Il est de la dernière importance que vous fassiez faire réflexion à tous nos Messieurs. » Il revient ailleurs sur la prudence dans le langage et conseille « la discrétion au sujet des forts de Cataracoui que M. de Frontenac veut établir ».

M. de Frontenac est, en effet, revenu au pays en 1689, pour remplacer M. de Denonville. Après l'alerte du siège de Québec par l'amiral Phipps, en 1690, le gouverneur doit faire face à plusieurs invasions par terre. En 1691, les colons du New-York et les Iroquois pénètrent jusqu'à l'embouchure de l'Ottawa. Un autre parti anglo-agnier se présente à la Prairie de la Madeleine. M. de Valrennes le taille en pièces. En 1693, les Iroquois reviennent devant Montréal. M. de Callières les chasse.

Deux Sulpiciens prirent part à ces engagements: M. de Belmont et M. Gay, en compagnie de leurs Sauvages de la Montagne. M. Tronson, au courant de tout, écrit à M. de Belmont: « On dit que vous et M. Gay avez fait des merveilles dans les dernières expéditions, mais je crains que vous ne vous exposiez trop. »

M. Robert-Michel Gay⁽⁴⁾, venu d'Autun au Canada en 1688, fut toujours appliqué aux missions indiennes. « D'une puissante stature, brave, dur à lui-même, il accompagna ses sauvages dans leurs expéditions guerrières et demeura pour eux un modèle de courage et de piété. » Il fit l'étonnement de ses confrères. « On a admiré, ici, écrit-on de Paris, la bravoure de M. Gay, on voit qu'il est au poil et à la plume, nous ne l'aurions jamais pris pour avoir tant de coeur. » On reconnaît le style du narquois supérieur général. Il ne s'en tient pas là. Il écrit au héros lui-même. « On nous a fait un ample récit de vos expéditions guerrières. Je comprends bien qu'il est très utile que les sauvages qui vont en guerre aient un prêtre avec eux et je conviens de tous les biens qui en résultent et que vous me marquez. Je sais même que vous en avez fait de très grands, mais on craint que vous ne vous ménagiez pas assez et que votre zèle ne vous porte à vous trop exposer dans les occasions. Je souhaite que toutes les bénédictions que Notre-Seigneur promet à tous ceux qui quittent père et mère, parents et pays et toutes choses pour le servir, tombent sur eux avec abondance. »

Il semble bien que M. Gay ait fait encore un voyage périlleux aux Agniers en 1693. Mais je ne vois pas qu'il ait accompagné M. de Frontenac chez les Onnontagués en 1696. A cette date, c'est M. Jean Beaudouin qui guerroyait pour Saint-Sulpice, cette fois en Acadie et à Terre-Neuve.

(4) Robert-Michel Gay, du diocèse d'Autun; entré le 10 mai 1687. Il est à la Montagne de Montréal en 1690, puis à la nouvelle mission du Sault-au-Récollet, de 1690 à 1721. Il accompagne, plus tard, les Sauvages au Lac, où il reste jusqu'en 1724. Il fut le premier supérieur de la mission. Il a laissé quelques feuillets d'une grammaire algonquine. Il meurt le 29 juillet 1725, âgé de 62 ans.

*

* *

M. Pierre Daviault, qui le prend pour un Jésuite, parle de M. Beaudouin dans son livre sur le baron de Saint-Castin⁽⁵⁾; de même l'abbé Pascal Potvin dans son ouvrage sur Pierre LeMoynes d'Iberville: *le Chevalier des Mers*⁽⁶⁾. Mais nous avons mieux, si j'ose dire. M. Beaudouin⁽⁷⁾ lui-même a raconté ses expéditions.

Voici le titre de son récit: « Journal du voyage que j'ai fait avec M. d'Iberville, capitaine de frégate, de France en Acadie et de l'Acadie en l'isle de Terre-neuve. Du 26 juin 1696 jusqu'en may 1697. »

M. Beaudouin n'en était pas à son premier voyage en Amérique. Né à Nantes, vers 1662, disciple de M. Tronson, il avait d'abord, après son ordination, parcouru le Vivarais en missionnaire, puis s'était offert à Mgr de Saint-Vallier pour aller travailler en Acadie⁽⁸⁾. On l'y trouve, en 1668, auprès de M. Trouvé, autre Sulpicien, à Beaubassin. En 1692, il accompagne les Abénaquis et Saint-Castin dans une expédition au fort Wells, sur les confins de la Nouvelle-Angleterre. Il y avait dans son caractère ou ses manières de faire quelque chose qui ne plaisait pas à certains officiers subalternes du gouvernement d'Acadie. Il dut aller se disculper à Québec, puis en France. L'intendant Champigny avait écrit de lui: « Il a rendu de (si) bons services au roi en ménageant les Sauvages et les empêchant de faire la paix avec l'Anglais, ayant même été en guerre avec eux et essuyé beaucoup de fatigue... »

(5) p. 122.

(6) PP. 138, 145, 154.

(7) Jean Beaudouin, du diocèse de Nantes, entré le 9 mai 1682, parti pour l'Acadie en 1688. Il travailla d'abord à Port-Royal, puis à Beaubassin avec M. Trouvé. En 1694, il rentra en France pour justifier les missionnaires faussement accusés. Il accompagna en 1696 et 1697 le chevalier d'Iberville dans son expédition à Terre-neuve. Il mourut à Beaubassin au cours de l'été 1698.

(8) L'abbé Auguste Gosselin croit que M. Beaudouin cessa d'être Sulpicien, à cette époque. Il oublie que les cadres de Saint-Sulpice étaient moins rigides alors que maintenant, et que M. Tronson prêta souvent ses sujets aux évêques de Québec, pour des ministères qui n'étaient pas proprement sulpiciens.

Le ministre Pontchartrain se laissa convaincre et renvoya M. Beaudouin au Canada, en qualité d'aumônier des vaisseaux de M. d'Iberville.

La mission de d'Iberville était de chasser les Anglais de l'Acadie et de Terre-Neuve. Et c'est l'exécution de ce mandat que M. Beaudouin raconte dans son *Journal*, en suivant l'ordre chronologique des événements. La campagne d'Acadie dura du 26 juin 1696 à la fin d'août. Avec l'aide du baron de Saint-Castin et de ses Indiens, auxquels se joignit l'abbé Beaudouin, le fort de Pemaquid fut pris et rasé et quantité de prisonniers échangés.

Le 12 septembre commence la campagne de Terre-Neuve. M. Beaudouin, également bien traité par le gouverneur de Plaisance, M. de Brouillan, et par d'Iberville, son chef immédiat, qui avait reçu son mandat de M. de Frontenac, est bien obligé de nous raconter, en y mettant toute la délicatesse possible, la mésentente qui régna presque constamment entre ces deux hommes. Il ne cache pas cependant que « l'intérêt fait faire bien des choses au Sieur de Brouillan, qui ne sont pas à faire. » Il s'agit du partage des dépouilles dans le pillage des établissements anglais.

Nous assistons ainsi à un de ces conflits caractéristiques entre l'autorité métropolitaine et l'autorité locale, ou mieux entre un officier français et un officier canadien, conflits dont l'histoire du Canada est remplie.

Evidemment l'abbé eut à souffrir de cela et d'autres choses encore. Il se console en scandant son récit de : « Dieu soit bény ! Nous boirons tous au même verre... » « Dieu soit bény ! Il en sera tout ce qui lui plaira. » « Craignons Dieu ; il nous bénira. »

Il est clair cependant que M. Beaudouin est profondément attaché à LeMoynes d'Iberville, dont la conduite fut alors admirable d'abnégation, d'entrain et de courage. Son attachement et son admiration va aussi aux Canadiens dont il était l'aumônier en titre. Il nous les montre, fabriquant des raquettes et parcourant des lieues et des lieues par des temps impossibles ; de vrais diables à l'assaut et pourtant très

cléments avec leurs prisonniers. Avant la bataille, ils reçoivent l'absolution, puis jettent à terre leur « paquet » et foncent sur l'ennemi. Il rend d'eux ce témoignage « que la plupart de nos gens avaient la crainte de Dieu ».

Bref, après avoir détruit Saint-Jean; après avoir essayé, de janvier à avril, de prendre l'île inaccessible de Carbonnière dans la baie de la Conception, d'Iberville confie ses 700 prisonniers à M. de Brouillan et s'embarque avec son frère Sérigny, pour la baie d'Hudson. C'est l'abbé Fitz-Maurice qui servira d'aumônier à cette nouvelle expédition: M. Beaudouin, lui, retourne à son poste de Beaubassin, où il s'éteindra l'année suivante.

*

* *

Après l'abbé Beaudouin, il faut attendre plus d'un demi-siècle avant de retrouver des Sulpiciens à la guerre. Cette fois, il ne s'agit plus de courtes expéditions, mais de la glorieuse et fatale guerre de Sept Ans. Notre principal héros sera alors François Picquet. Il aura des lieutenants dignes de lui: MM. Déperet, Besson de la Garde, Mathevet et de Terlaye.

M. François Picquet, né à Bourg en Bresse, en 1709, était venu au Canada en 1734. Il fut envoyé au lac des Deux-Montagnes en 1739 et y demeura dix ans. Il s'y occupait des Algonquins, des Nipissingues, des Indiens du lac Témiscamingue, surtout des Iroquois auxquels il s'attacha de toute son âme.

Au cours de la « guerre sauvage », il accompagna ses ouailles, en 1745, sous le commandement du célèbre capitaine et interprète Marin, du côté de Deerfield. Un autre aumônier, impossible à identifier, le secondait alors. C'est lui, dit-on, qui annonçait « le combat, au nom de Jésus et de Marie et à la gloire d'*Onnontio-Goa* (i. e. du Gouverneur du Canada). »

En 1746, dans un parti conduit par M. de Rigaud vers la Nou-

velle-York, paraît un second Sulpicien, M. Elie Déperet⁽⁹⁾. Ce Limousin avait été, dès 1727, missionnaire des Algonquins et des Nipissingues, au lac des Deux-Montagnes. Plus tard, en 1753 et 1754, il s'occupera des Iroquois, au poste de La Galette, sur le haut Saint-Laurent (Brockville), et remplacera M. Picquet, à La Présentation, pendant son absence en France.

A Oka, au milieu de ses travaux de construction, de ses organisations de pèlerinage au Calvaire de la Montagne, et des heures qu'il consacrait à l'enseignement religieux, M. Picquet songeait au moyen de rallier aux Français, malgré un long passé d'inimitié, la grande et puissante famille des Iroquois. Projet hardi, s'il en fût. Il ne le crut pas au-dessus de ses forces. C'est pourquoi, en 1749, il alla fonder chez eux, en bordure des Cinq-Cantons, la mission de La Présentation de Marie. (On sait que ce village est devenu Ogdensburg). Bon nombre d'Iroquois se laissèrent attirer: il les convertit, les fixa auprès de lui, s'en servit comme d'éclaireurs et d'ambassadeurs, jusqu'au jour où il dut organiser des partis de guerre et les suivre dans leurs expéditions. La légende veut que les Sauvages chrétiens de La Présentation, ayant à leur tête M. Picquet et leur fameuse bannière, conservée maintenant à Oka, aient été présents à tous les engagements de cette guerre. La légende exagère. Que resterait-il, en effet, de cette bannière de procession, beaucoup trop intacte pour avoir tant voyagé, si elle avait claqué aux vents de tant de victoires et de désastres? Quant à M. Picquet, il ne fut à Chouaguen que vers la fin, pour y bénir une

(9) M. Elie Déperet, né le 28 juillet 1691 à Limoges, entré le 27 mai 1712; arrivé le 22 août 1714; prêtre le 21 septembre 1715. Il remplace M. de Breslay à Sainte-Anne en 1717 et en 1721; il y est curé de 1722 à 1726, de 1734 à 1736, de 1740 à 1742, de 1747 à 1753, de 1754 à 1757. Il est à la Longue-Pointe en 1735 et 1736, puis en 1743 et 1744. Au Lac en 1727 et pendant plusieurs années missionnaire des Algonquins et des Nipissingues. A la mission de La Galette en 1753 et 1754, missionnaire des Iroquois. En arrivant au Lac, il voulut apprendre l'iroquois et y réussit complètement comme il avait réussi déjà dans l'étude de l'algonquin. Il a laissé une quarantaine d'instructions en langue algonquine et, dans la même langue, un in-quarto contenant catéchisme, grammaire, cantiques et prières. Il a laissé aussi un dictionnaire français-iroquois et onze petits sermons en langue iroquoise.

croix; il ne fut pas à la Monongahéla; il ne fut pas aux Plaines d'Abraham, ni à Sainte-Foye. Mais il était au fort Bull en mars 1756, au fort Georges en août 1757, à Carillon en 1758, et en maints autres engagements de moindre importance.

Cinq ans après la fondation de La Présentation, M. Picquet passa en France afin d'obtenir des secours. Ce voyage lui fut pénible à bien des égards et ne remporta pas le succès qu'il en espérait. Il vit cependant le roi et ajouta parfois à son nom, après cette entrevue, le titre de « missionnaire du Roi ».

De retour au Canada, il choisit lui-même les Sauvages de sa mission qui devaient aller combattre à la Monongahéla et les exhorta avant le départ. L'année suivante, en mars 1756, il accompagna De Léry dans son expédition aux forts Bull et Williams, sur la rivière de Corlar. Il faut lire, dans le livre d'André Chagny⁽¹⁰⁾ : *François Picquet, le Canadien*, l'histoire de ce voyage. On y voit quel rôle tenait l'aumônier. Avant de prendre le fort d'assaut : « toute la troupe⁽¹¹⁾ s'agenouilla aux pieds de l'abbé Picquet qui, d'un geste qu'il devait répéter bien souvent sur d'autres champs de bataille, donna une absolution suprême à ceux qui allaient combattre et peut-être mourir. Puis on s'avança en bon ordre. Au « chemin du portage » le commandant mit ses hommes sur trois colonnes, avec Montigny à droite et Portneuf à gauche; lui-même se plaça au centre avec l'aumônier. »

L'année suivante, en juillet, M. Picquet s'embarque à Montréal pour le camp de la Chute, près de Carillon, où l'armée remporte une victoire sur Parker. L'aumônier donne ses soins spirituels à 363 Iroquois du Saut-Saint-Louis, du lac des Deux-Montagnes et de La Présentation, à 52 Hurons du Détroit et de Lorette, à 60 Amalécites ou Micmacs d'Acadie. Son confrère, M. Mathevet⁽¹²⁾, s'occupe de son côté

(10) PP. 149-253.

(11) 15 officiers, 83 soldats, 166 Canadiens, 103 Sauvages.

(12) Jean-Claude Mathevet, né le 20 mars 1717, à Valamat (Viviers), venu diacre le 7 août 1740; prêtre à Québec le 5 mars 1747; maître de latin, au Lac 1747-1778 avec interruptions: à Sainte-Anne en 1757; supérieur de la Mission depuis 1761; à La Présentation de 1758 à 1760; à Notre-Dame en 1778; décédé le 2 août 1781.

des Nipissingues et des Algonquins du lac des Deux-Montagnes et des Trois-Rivières, et des Outaouais chrétiens du Détroit et de Michillimakinac.

« En campagne, non seulement les missionnaires réunissaient leurs ouailles matin et soir pour la prière, les catéchisaient et leur disaient la messe, entendue d'ailleurs avec un recueillement qui était une leçon pour l'armée; mais encore ils les confessaient, de jour et parfois de nuit. Malartic raconte dans son *Journal* que l'abbé Picquet confessait ses Sauvages des nuits entières, particulièrement à la veille des batailles⁽¹³⁾... »

Chargé spécialement des Algonquins. Quatrième supérieur du Lac. En 1757, il accompagne les Sauvages à la guerre en compagnie de M. Picquet et du P. Roubaud, s.j., missionnaire des Algonquins de Saint-François. En 1758, il fut envoyé à La Présentation. En 1760, fin de La Présentation, il est rappelé au Lac. En 1778, il est rappelé au Séminaire. Séparation d'avec les Sauvages, très douloureuse. Son nom algonquin *8 ak 8 i*, signifiait : *ciel*.

Il savait parfaitement l'algonquin. Il a laissé en cette langue plusieurs ouvrages: sermons, dictionnaires, vie de N. S.

Il savait aussi l'iroquois. Des sermons en cette langue.

Il étudiait aussi la langue des Loups et des Abénaquis.

(13) François Picquet, né le 6 décembre 1709, à Bourg en Bresse; entré au Petit Séminaire de Paris en 1725; prêtre le 10 avril 1734; arrivé le 6 juillet 1734; à Montréal ou dans les paroisses environnantes jusqu'en 1739; au Lac jusqu'en 1749; à La Présentation jusqu'en 1760; à ce dernier endroit, aujourd'hui Ogdensburg, on lui a élevé un monument. C'est le grand missionnaire des Sauvages. Au Lac, il était à la portée des Algonquins, des Nipissingues et des Sauvages du lac Témiscamingue. Aux Iroquois surtout, il s'attache de toute son âme. Pour ces enfants des bois il éleva un fort de pierre, entoura quatre villages en pieux de cèdre, et les flanqua de bonnes redoutes. Il mit en honneur le pèlerinage du Calvaire, éleva une croix sur le sommet d'une des deux montagnes, y bâtit une chapelle en pierre qu'il orna de tableaux. Aux veilles de Pâques et de la Pentecôte, il baptisait 30 à 40 adultes. Il gardait les chasseurs, partis parfois depuis huit mois, auprès de lui pendant un mois, pour les instruire, les confesser. Il établit la mission de La Présentation ou de La Galette près du lac Ontario. Il y groupa des Sauvages. Il en fut le chef et le père incontesté. Il en fit des amis de la France et les accompagna à la guerre contre les Anglais, à Nécessité, à William-Henry, à Lydius, à Oswego, à Corlar, à la Monongahéla (?) Il couche dans les bois, sur la neige, marche des journées entières, passe le premier les rivières. Il trouve, au milieu de ces travaux, le temps de rédiger des mémoires, de faire le récit de ses voyages, d'aller même en France porter ses doléances jusqu'à la Cour où il est reçu

En 1757, on retrouve M. Picquet et M. Mathevet en compagnie du Père Roubaud, Jésuite, au fort Georges, de sanglante mémoire. Ils se sont installés tous les trois à l'hôpital de campagne, « afin d'être plus à portée d'offrir les secours de leur saint ministère aux blessés et aux mourants. » Puis, M. Picquet se rendra au camp de Lévis. Au cours du massacre des Anglais, qui suivit notre victoire, le 10 août, Montcalm, Lévis et lui firent tout pour sauver les victimes des mains des Sauvages. M. Picquet, pour sa part, leur arracha trois officiers d'artillerie et l'ingénieur Williamson.

Après cette terrible affaire, nous le verrons « désormais restreindre de plus en plus ce qu'on pourrait appeler son action militaire et se confiner davantage dans les fonctions du ministère sacré, » selon la formule conseillée autrefois par M. Tronson. D'ailleurs, il faut dire que le commandant de La Présentation, Guillaume de Lorimier, appuyé par Vaudreuil, cherchait à le réduire au rôle de simple aumônier d'un fort dont il avait été depuis 1749, le chef incontesté. Cela alla même si loin que M. Picquet jugea nécessaire de se retirer au lac des Deux-Montagnes⁽¹⁴⁾, laissant sa mission aux mains de ses confrères, MM. Mathevet, De la Garde et de Terlaye. L'éclipse ne dura pas longtemps. Dès le printemps, il « retourna à La Présentation, triomphant ». Il a obtenu gain de cause et reprend sa diplomatie auprès des Iroquois. Puis il suit Lévis du côté de Schenectady. Vaudreuil le requiert bientôt d'aller rejoindre Montcalm à Carillon. Et c'est en qualité d'aumônier en chef du corps expéditionnaire qu'il assistera, le 8 juillet, à notre immortelle victoire. Quelques moments avant l'engagement, il fit l'exhortation : « Enfants, animez-vous au combat. Ayez confiance ! Le Bon Dieu et sa divine Mère vous protègent⁽¹⁵⁾. » Puis, il donna une absolution générale à ces braves dont plusieurs allaient mourir. Les blessés

en héros. Montcalm l'appelle : Mon cher et très respectable patriarche des Cinq-Nations. Le gouverneur et l'intendant rendent hommage à son courage et à sa vertu. A la conquête, en 1760, il dut quitter le pays, regagner par la Louisiane la France où il mourut le 15 juillet 1781.

(14) Il écrivit aussi un *Mémoire contre la garnison*.

(15) Reconstitution due à M. André Chagny, p. 433.

furent nombreux. M. Picquet se tint auprès d'eux à l'hôpital de campagne.

L'armée resta sur les lieux jusqu'à la fin d'août. Le 21, Montcalm organisa une fête mi-guerrière et mi-religieuse. M. Picquet, comme deux ans auparavant, à Chouaguen, bénit une grande croix qu'on érigea sur le plateau de Carillon, entre les retranchements et le fort. A droite et à gauche, deux poteaux marqués aux armes de France, portaient des inscriptions. Montcalm rédigea la première, M. Picquet, la seconde. Voici cette dernière: « Vous n'irez pas plus loin, Anglais, qui étant sept contre un, avez été taillés en pièces, vaincus, mis en déroute par les Français, le 8 juillet 1758. » « Non plus ultra, qui jam a Gallis caesi, victi, fugatique fuistis Angli, anno 1758, die vero 8 Julii, septem contra unum. »

M. Picquet retourne à La Présentation. Le commandant Guillaume de Lorimier ayant été remplacé par Benoist, le missionnaire peut reprendre, comme par le passé, l'organisation de la « guérilla indienne ». En juillet 1759, en qualité d'aumônier, il accompagne la petite armée qui se dirige vers Chouaguen, relevé de ses ruines, et vers Niagara, afin d'empêcher le général anglais Prideaux, de passer. Le coup est manqué. M. Picquet revient alors à La Présentation menacée. On transporte la population dans une des îles aux Galops. Lévis fonde dans l'île Oracouinton le fort qui porte son nom et dont M. Picquet bénit la première pierre. Entre temps, le fort Niagara est tombé. Bientôt aura lieu la bataille des Plaines d'Abraham. Notre missionnaire n'y sera pas.

Il s'inquiète évidemment mais ne désespère pas encore de l'issue finale de la guerre. En 1760, il invite les Mississagués, — que naguère, à Toronto, il avait rebutés, — à venir s'établir aux Rapides et à « écouter les paroles du Maître de la Vie ». Pour fortifier le nouveau poste, on rase l'établissement de La Présentation, sous les yeux du fondateur. C'était le commencement de la fin, pour M. Picquet. Chargé de conduire à Montréal des Sauvages que le commandant Pouchot ne

pouvait plus nourrir, notre grand missionnaire, empêché, à son grand regret, d'assister à la bataille de Sainte-Foye, se retire au Séminaire.

Pendant ce temps, Amherst détruit le fort Lévis. L'abbé De la Garde⁽¹⁶⁾ y reste jusqu'au dernier moment, suivant en cela l'exemple d'héroïsme de son ancien chef. Et le 8 septembre 1760, jour de la capitulation de Montréal, M. Picquet, avec 25 Français et une poignée d'Indiens, part pour la France en passant par la Louisiane. Via le pays des Nipissingues, la rivière des Français, le lac Huron, Michillimakinac; à travers les Illinois jusqu'au fort Saint-Louis; de là, à Péoria et à Crèvecoeur, jusqu'au Mississipi, qu'il descend au printemps; il atteint la Nouvelle-Orléans en juillet 1761. Il y restera jusqu'à avril 1763. Il s'embarque alors pour la France. Mais celui à qui les troupes rendaient les honneurs au Canada, celui que Vaudreuil, Bougainville, Montcalm et Lévis tenaient dans la plus haute estime, ne rencontre auprès du gouvernement de la métropole qu'indifférence et ingratitude. Sans ressources, il retourne à Bourg en Bresse, où il devient, lui le missionnaire intrépide, l'homme de guerre, il devient, dis-je, aumônier des Visitandines. Après un voyage en Italie, il s'éteint dans son petit pays, le 15 juillet 1781.

*

* *

Nous avons, à l'occasion, signalé la présence auprès de M. Picquet, d'autres missionnaires sulpiciens: M. Déperet, au cours de la guerre sauvage de 1744 à 1746; M. Besson de la Garde, à La Présentation jusqu'à la fin; M. Mathevet, au fort Georges, et M. Magon de

(16) M. Jean-Pierre Davaux Besson de La Garde, né le 12 septembre 1726 à La Garde (Viviers) arrivé diacre le 23 août 1750; prêtre le 19 septembre 1750; au Lac, 1751-53; à La Galette, 1753-54; à Sainte-Geneviève, 1756-1789. Il dessert Sainte-Eustache en 1775; décédé le 5 avril 1790. Il a laissé des cantiques, des prières et un petit vocabulaire en iroquois.

Terlaye⁽¹⁷⁾, que nous n'avons fait que signaler. Bougainville rapporte qu'on le nommait *chevalier Terlaye* à cause de son humeur guerrière. Il semble bien que, à défaut de M. Picquet, lui fut présent à la prise de Chouaguen, en 1756. C'est peut-être à son instigation que l'on fit venir M. Picquet pour bénir la croix qu'on érigeait sur les ruines, sachant combien son supérieur avait insisté pour que l'on détruisît ce fort si nuisible aux intérêts français.

Moins engagés que le « Patriarche des Cinq-Nations⁽¹⁸⁾ » dans la politique guerrière du temps, ces quatre missionnaires sulpiciens demeurèrent au pays après la capitulation.

*

* *

Dans la suite de l'histoire du Canada, les Sulpiciens ne s'occupèrent plus de la guerre, sauf en deux occasions.

Lors de l'invasion du Canada par les Américains en 1812, on chargea M. Jean-Jacques Lartigue d'une mission auprès des milices canadiennes. Voici comment s'exprime l'auteur de la notice nécrologique du premier évêque de Montréal⁽¹⁹⁾.

« Le gouvernement n'eut qu'à se féliciter de son habileté à manier les esprits de ses concitoyens, pendant la dernière guerre américaine. Car, un certain légiste, d'origine britannique, ayant essayé de persuader aux milices canadiennes, alors sur pied, qu'on ne pouvait pas légalement les retenir au-delà d'une certaine époque, elles menaçaient de se débander. Sur l'invitation du gouverneur général, sir

(17) François-Auguste Magon de Terlaye, né le 24 juillet 1724 à Saint-Malo; arrivé diacre en 1754; prêtre le 24 mai 1755; à La Présentation jusqu'en 1759; au Lac jusqu'en 1777; décédé le 17 mai 1777. Il a composé en iroquois une histoire de l'Ancien Testament, des sermons, des panégyriques, des cantiques, des noëls. Bienfaiteur des SS. de la Congrégation de Notre-Dame, à qui il fit des dons (4000 livres dont 3000 pour dots des novices).

(18) Ainsi Montcalm nommait M. Picquet.

(19) *Mandements du diocèse de Montréal*, I, p. viii.

Georges Prévost, M. Roux se décida à envoyer un des Messieurs de sa maison, pour retenir ces braves miliciens dans la ligne de leur devoir. Le choix du Supérieur tomba sur M. Lartigue qui n'eut pas plutôt paru au milieu de ses chers concitoyens que l'ordre fut à l'instant rétabli. »

Enfin, plus de cent ans plus tard, lors de la Guerre de 1914, un Sulpicien de Montréal, vicaire dans la paroisse de Saint-Jacques, M. Georges Hamel, fut aumônier militaire et accompagna les troupes outre-mer. Il est maintenant curé à Saint-Catharines, dans la province d'Ontario⁽²⁰⁾.

*
* *
*

Pour résumer cette courte étude, je me convaincs que, dans une « Histoire de l'Aumônerie militaire au Canada », nos aumôniers sulpiciens ne feraient pas mauvaise figure. Il y eut beaucoup d'autres aumôniers: séculiers, comme M. Thury en Acadie, récollets comme le P. Simon en Acadie également, jésuites comme le P. Raffeix en Nouvelle-Angleterre. Ils furent courageux, intrépides, parfois héroïques. Ils ne se contentèrent pas toujours de suivre simplement les troupes françaises, canadiennes ou indiennes; à l'occasion, ils surent en prendre la direction. En tout cas, des hommes de la taille de Dollier de Casson, de Vachon de Belmont, de François Picquet sortent du commun, partout où ils paraissent: il nous semble qu'il eût été dommage de laisser dans l'ombre leurs exploits militaires.

olivier mauralt, p.s.s.

(20) M. Georges Hamel a repris son service d'aumônier en 1940.